

Berlin, 27 avril

Carmen Strano

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Strano, C. (2005). Berlin, 27 avril. *Moebius*, (107), 125–134.

CARMEN STRANO

Berlin, 27 avril

Il reconnut la rue, même si dans le soleil voilé de fumée elle ne ressemblait plus à une rue ; elle n'était qu'un espace sinueux, sans tracé net, entre les tas de décombres et les ossatures des immeubles ravagés. Il la reconnut parce que la façade de la bibliothèque tenait encore debout, avec ses vieilles pierres, larges et rosées, en partie noircies, et qu'il savait exactement sur quelle salle donnaient les grandes fenêtres crevées du second étage. Une joie légère, qu'il ne se croyait plus capable d'éprouver, frissonna dans sa poitrine. Il s'accroupit contre un mur, appuya la crosse de son pistolet-mitrailleur par terre.

Il leva la tête. Un tilleul s'épanouissait entre les monticules de gravats, ses branches oscillant dans l'air vicié comme une barque sur une eau tranquille. Franz admira le vert des feuilles qui tranchait sur la couleur sablonneuse sans fin des ruines. Il compensa cette distraction en analysant ce qu'il entendait, le tir des mortiers avait soudainement cessé et les rugissements des moteurs des chars se rapprochaient. Le reste du peloton, cinq hommes aussi sales, maigres, nerveux et exténués que lui, avançait en éventail à sa droite. Son immobilité lui appartenait encore quelques secondes.

Un souffle de vent disloqua le nuage de fumée. Franz distingua un pan de ciel bleu à travers la dernière fenêtre de la bibliothèque, le goûta comme un verre d'eau froide. Une grille en fer forgé tordue pendait dans le vide, enfoncée dans une poutre qui était tout ce qui restait du toit. Il revit à l'intérieur les rayonnages couverts de livres épais, les tables d'acajou, les lampes aux abat-jour de verre coloré, et dans cet autre monde les nuits étaient silencieuses, les

vitrines exhibaient de pleines corbeilles de pains. L'estomac de Franz se contracta, car il n'avait pas mangé depuis la veille et il aurait donné cher pour quelques grammes de saucisson, mais il demeura dans ce monde ancien, tête nue, devant ses plaisirs grandioses et inépuisables, emmener ses enfants à la bibliothèque en les tenant par la main, lire, mordre dans un pain, marcher dans le calme. Il se sentit rasséréné, puisque tout ceci lui revenait, était contenu dans ses pas autant que le monde saccagé qu'il parcourait maintenant. Il fut tenté de s'avancer pour aller ramasser un des livres, même aux trois quarts brûlé et illisible, qui jonchaient les ruines de l'autre côté de la façade, mais se mettre à découvert pour traverser eût été de la folie.

Il longea plutôt le mur, repéra deux de ses compagnons qui progressaient courbés, leurs armes antichars accrochées à l'épaule. Les Russes nettoyaient les caves aux lance-flammes et ils avaient craints d'être pris au piège. Ils échangèrent le coup d'œil rapide, inquiet, aiguisé de ceux qui sont à la fois chasseur et proie. Les immeubles du quadrilatère avaient aussi, à leur manière, survécu aux bombardements. L'arc d'une entrée défigurée par les éclats de pierres était intact, les lettres formaient des mots sur les enseignes, les balcons d'un étage complet s'alignaient en parfait état. Franz contourna une Volkswagen abandonnée et criblée de balles. Il braqua son pistolet-mitrailleur. Il regretta encore une fois d'avoir perdu son casque.

Des guetteurs russes les aperçurent, les coups de feu éclatèrent aussitôt. Franz courut, atteignit le renfoncement d'une entrée. Il contint les battements affolés de son cœur et, l'œil au viseur, surveilla les fenêtres de l'autre côté de la rue. Il tira plusieurs salves sur un homme ? une ombre ?, vit dans un éclair un des siens tomber à la renverse, les bras en croix, et ne plus bouger. Il recula, assourdi par les détonations. Le bâtiment à l'intérieur lui parut grand et très clair, le soleil y rayonnait incliné, la poussière de plâtre recouvrait le sol, unie comme si c'eût été de la neige. Franz le parcourut du regard, le souffle court. Un fauteuil et une table gisaient sur le côté, un bahut, tiroirs pendants, avait été pillé, les marches basses et arrondies d'un escalier

en fer à cheval qui rappelait un coquillage ne conduisaient plus à rien. L'étage du dessus mesurait encore à peine quatre ou cinq mètres carrés. Un autre escalier, raide et plus étroit, celui des domestiques, y restait rattaché, avec la promesse d'un poste de tir avantageux.

Franz monta quatre à quatre, se tapit dans l'embrasure d'une fenêtre. Des morceaux de vitre crissèrent sous ses bottes. Il ressentait les vibrations sourdes du roulement des chars et serra les dents. Il avait subi le régime nazi et accepté la guerre comme on affronte des catastrophes naturelles, puisque les impulsions les plus aveugles des hommes s'étaient déchaînées sur sa terre. Il avait souvent songé à désertier, mais désertier eût été un déshonneur, il n'avait d'ailleurs jamais su aussi clairement pourquoi il se battait. Si les Russes prenaient la ville, ils emmèneraient leurs prisonniers loin dans l'Est pour les soumettre aux travaux forcés, il ne voulait pas connaître l'esclavage. La rue se déployait sous lui dans son chaos poussiéreux, un instant pétrifiée ; il vit un Russe traverser un porche en rampant ; il vit son flanc offert, sa longue tunique, sa ceinture, il était bon tireur, le corps de l'homme eut un soubresaut et s'affaissa. Franz se colla au mur puis descendit rapidement l'escalier. Il resta une seconde interdit. Il était conscient que sa vie ne lui appartenait plus, qu'il était emporté par des forces qui le dépassaient, que, quoi qu'il fasse, ses décisions relevaient d'un pari hasardeux. L'échange de feu faiblissait, il choisit de se faufiler par derrière. Il évita de justesse une bouteille vide, puis entendit dans son dos un cri qui ressemblait à un commandement. Ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque et il se dit qu'il allait mourir. Il voulut pivoter pour tirer, mais quelques minutes de vie lui parurent un délai somptueux. Il baissa le canon de son pistolet-mitrailleur et se retourna. Deux soldats soviétiques le tenaient en joue de la rue transversale, hors d'haleine et crispés, chacun à l'appui d'une fenêtre. Il lâcha son arme, leva les bras. Franz songea à ses camarades comme s'ils l'avaient devancé pour une lointaine traversée, ressentit une gênante mollesse dans les jambes.

Un troisième soldat entra, pointa son fusil vers son ventre. Franz se prépara à la souffrance, pensa que Dieu ne l'abandonnerait pas, se dit qu'il tomberait ici dans une sorte de blancheur et de lumière, mais il ne lut pas sur le visage du Russe la dureté de celui qui allait tuer. L'homme lui fit signe avec morgue de sortir. Franz croisa ses doigts derrière sa nuque et regagna la rue, ébahi.

Il fut dirigé vers une barricade où s'étaient regroupés une dizaine de soldats ennemis. Le corps d'un membre de son peloton reposait recroquevillé sous un lampadaire, l'arrière de la tête éclaté. Franz n'éprouva rien. La fumée noire filait avec le vent, les tirs s'étaient tus. Les Russes se partageaient quelques cigarettes, lui jetaient des coups d'œil brûlants d'animosité. Leur soif de vengeance en Allemagne était immense, il la comprenait, il venait d'abattre un des leurs, il n'espérait pas être épargné. La rue où il avait été heureux ne l'avait pas protégé, mais il n'était pas étonné, il savait depuis longtemps qu'il devrait sans doute se contenter de mourir. L'homme au fusil vint lui prendre sa montre-bracelet, la glissa dans sa poche de poitrine, puis s'assit sur un muret écroulé. Seul prisonnier, Franz attendit. L'esprit vide, il enregistrait le matériau de sa peur : les Russes qui entraient et sortaient d'un bâtiment, le camion qui arrivait, l'odeur de fumée, son sentiment de solitude et de totale vulnérabilité, la flaque de sang sombre par terre, ses bras qui s'ankylosaient, sa respiration rapide. À un certain moment, même le bruit des chars cessa, il perçut le chant d'un oiseau provenant d'un jardin déserté. Les Russes allumèrent par terre un feu de camp au-dessus duquel ils suspendirent une cuve remplie d'eau. Une assurance tranquille se dégageait de leurs gestes las, comme si déjà la ville leur appartenait ; le cœur de Franz se serra. Un second camion remonta la rue, au loin un char T-34 circulait entre les immeubles. Puis un soldat surgit de l'intérieur du bâtiment et se planta directement devant Franz. Ses camarades se turent et le fixèrent gravement, accroupis autour de l'eau qui bouillait. Franz s'efforça de rester impassible, mais son cœur battait comme s'il allait sauter hors de sa poitrine. L'homme le désigna du menton, agita ensuite les doigts à

la hauteur de ses hanches, dans un mouvement de gauche à droite. Il avait environ vingt ans, la perversité luisait dans ses yeux gris, il portait une chapka élimée. Il recommença, cette fois moins vite. Franz comprit qu'on lui demandait s'il savait jouer du piano. Il hocha la tête, il ne mentait pas : le piano avait fait partie de son éducation, il avait pris des leçons dès l'âge de huit ans. *Beethoven !* s'exclama un autre soldat, et ils se mirent tous à rire.

Un fantassin et l'homme à la chapka menèrent Franz dans le bâtiment. L'appréhension raidissait ses pas, nouait sa gorge, il lui aurait été impossible de parler. L'avant de l'immeuble avait été lourdement endommagé, mais au bout d'un couloir profond, les pièces qui donnaient sur la cour étaient encore habitables, comme si le monde d'avant, le monde disparu, existait encore quelque part, troublé et chancelant, irréel, et tentait de réapparaître. Franz vit des fauteuils fleuris, un blessé couché dans un lit, un officier écrire penché sur un bureau, des tapisseries propres recouvrir les murs, il eut l'impression de marcher dans un rêve. Les armoires, les penderies et les commodes ouvertes ne renfermaient plus rien. Un homme démontait un émetteur radio posé sur une table. De la vaisselle cassée, des meubles disloqués s'empilaient dans les coins. Des soldats transportaient des caisses de vivres et de munitions. Ils regardèrent tous Franz lorsqu'il passa.

Le piano se trouvait dans un petit salon, tourné vers l'espace béant qui occupait l'emplacement des portes vitrées. La terrasse avait été coupée en deux par une explosion, les gravats, les éclats de vitre et les débris d'un lustre, méduse de cristal affalée, s'amoncelaient sur le sol. Un rideau blanc déchiré cloué au mur se soulevait au moindre déplacement d'air. La pièce ne contenait pas d'autre meuble que le piano à queue marron. Franz s'assit au tabouret, les mains sur les cuisses. La lumière du matin éclairait les touches noires et blanches. Il aima à penser que le pianiste de l'autre monde avait voulu que la pièce soit entièrement dédiée à son instrument, qu'il jouait pour lui seul, que son regard s'échappait parfois vers le ciel. Il aima à penser que c'était une femme. Il reçut un coup de crosse dans les reins.

La douleur irradiia jusqu'à ses doigts engourdis, il regarda ses mains et son uniforme imprégnés de poussière de plâtre et de ciment, connut un moment de panique. Il avait très peu joué depuis le début de la guerre, il avait presque oublié que la musique existait. Ses mains n'étaient d'ailleurs plus les mêmes, elles étaient celles d'un tueur, il crut qu'il n'avait plus droit à la beauté. Puis il se rappela les conservatoires renommés de Moscou, Leningrad et Kiev, posa ses doigts sur *mi*, *fa* dièse, *sol* dièse, *si* et *do*, enfonça une touche, puis une autre. Il joua la populaire *Lettre à Élise*, une des premières pièces qu'il eût apprises. Son doigté était malhabile, mais les notes se suivaient en bon ordre. À l'instar du monde disparu, il portait la musique en lui, plus grande que la ville féroce et perdue. Un bonheur désespéré l'étreignit, lui donna l'élan nécessaire pour interpréter la *Pathétique*. Le volume sonore de l'instrument était puissant, les soldats russes s'écartèrent, comme s'ils admettaient qu'il ne leur avait pas menti, qu'ils tiraient de la sonate une satisfaction soudaine et songeuse. Elle s'élevait, claire, mélancolique, magnifique, miraculeuse. Franz frappait légèrement sur les touches, le son se déployait, il l'égalisait avec la pédale, il le contrôlait, il se sentait libre, presque ivre. Le morceau durait plus de six minutes, il réussit à se perdre un instant dans la musique, à y puiser un peu de force, puis il s'arrêta. Il ne savait pas ce qu'on attendait de lui.

Le soldat à la chapka s'approcha, lui enfonça le canon de son fusil sous la mâchoire. Franz se figea, le Russe dit, dans un allemand sommaire : « Plus de musique, mort. » Franz resta stupéfait, le souffle coupé. Ses pensées s'emballèrent, l'incrédulité se mêlait à l'espoir et à la désolation. *Plus de musique, mort* signifiait que les Russes le tueraient quand il cesserait de jouer.

Les mains glacées, il entama une valse. La tension en lui était telle qu'elle le paralysait. Le soldat s'arracha à contrecœur du piano. Franz jouait avec de longues hésitations, sa vie suspendue aux notes évanescences, sans poids, lointaine. Cela le terrorisa. Il se trompa, un autre coup de crosse le heurta brutalement à l'épaule. Étourdi par une violente nausée, il baissa la tête. Ses mains se traînaient sur

le lustre de l'ivoire, il entendit à nouveau des détonations, puis le pilonnage de l'artillerie. Il restait peu de troupes régulières dans la ville, mais la Vokssturm reprendrait peut-être le quartier. S'il jouait assez longtemps, quelque chose pouvait encore survenir et le sauver. Mais quoi, songea-t-il confusément, que pouvait-il vraiment arriver ? Il n'était rien pour ces hommes. La ville tombait. Le Führer avait toujours détesté Berlin et tirait une exaltation morbide de sa destruction. Le corps de Franz se couvrit de sueur malgré la fraîcheur du jour. Sur la terrasse, les deux sentinelles s'accroupirent derrière la balustrade de marbre. Des soldats pénétrèrent dans le salon et burent du thé dans leurs gobelets cabossés, sans un mot, avec un contentement pesant et mauvais, en le regardant jouer. Franz avait une soif atroce. Les conduites d'eau étaient coupées et l'eau était rare. Des notes plaintives fusèrent du piano. Le courage afflua en même temps, lui arriva d'on ne sait où, comme le vent et comme la chance. Il se dit qu'il ne lui servait à rien de cultiver de faux espoirs, que la musique qu'il tirait du piano luxueux, crasseux et désaccordé le conduirait à la mort. Il joua une chanson de Noël, pensa à ses deux enfants, des jumelles qu'il aimait tendrement, pria pour que la vie se charge d'elles avec bonté. Il était un pianiste convenable et interpréta ensuite deux nocturnes de Chopin, les préférés de sa femme. Un chagrin intense le submergea. Il n'avait pas vu sa famille depuis deux ans, il dit adieu à sa femme dans son âme, puis se coula dans la beauté de la musique comme dans ces jours lointains où la conjugaison du soleil scintillant sur la Sprée et de la paix qui régnait en lui semblait le soulever de terre. Il murmura : « Mon Dieu », puis refit surface dans le salon au milieu des soldats russes. Il voulut s'arrêter, les priver du plaisir de sa peur et de son acharnement, mais la musique était à lui, pas à eux, il commença une nouvelle valse et se redressa.

Le son du piano se propageait dans le bâtiment, tour à tour hésitant et mélodieux, des soldats continuaient à venir et à repartir, l'homme à la chapka s'absenta, Franz était épié comme une curiosité, il savait que tous se demandaient combien de temps il allait tenir. Il avait souvent joué trois

heures de suite, il pouvait vivre au moins jusqu'à la fin de la matinée. Il décida que son sort n'était pas si terrible, la dernière chose qu'il ferait avant de mourir serait de jouer du piano plutôt que de tuer. Il inspira profondément. Les muscles de ses épaules et de son dos se tendaient, il ressentait la musique dans tout son corps.

Il joua une berceuse de Tchaïkovski, la pièce fut saluée par des hochements de tête approuvateurs. Un soldat plus âgé, les yeux mouillés de larmes, lui tendit son bidon. Franz but l'eau amère lentement, savoura chaque gorgée, remercia d'un regard, la pause était tolérée, mais il n'y en aurait pas d'autre. Il se souvint de toutes les berceuses qu'il avait jouées à ses filles, Brahms, Schubert, Strauss, Weber, elles se succédèrent sous ses doigts, flottaient au milieu des tirs, cristallines, féeriques. Parfois Franz les voyait papillonner, taches dorées dans l'atmosphère hostile et accablante, et il en était comblé. Il s'aperçut qu'il pleurait.

L'homme à la chapka installa une mitrailleuse lourde sur la terrasse, aidé par l'une des sentinelles. Il se retournait et observait Franz par-dessus son épaule. L'officier fuma une cigarette adossé au montant de la porte, inexpressif. Franz joua des études, des préludes, des marches militaires. Il joua tout ce qu'il connaissait et il recommença. La fatigue l'écrasait, ses mains étaient gourdes, son corps broyé par l'effort, il commettait de plus en plus d'erreurs. Il ne parvenait plus à penser distinctement. Il se répétait « Mon Dieu, mon Dieu » pour l'ultime face-à-face. Il se dépouillait de sa vie, il n'était plus vraiment un père ni un mari, un professeur d'allemand ou un soldat, il s'avancait en dehors de lui-même. Il regarda le ciel, par-dessus les sentinelles et les pans de murs mutilés. L'horizon s'assombrissait. Le ciel obscurci se teintait du rouge des incendies. Berlin brûlait. La nuit était proche. Il jouait depuis plus de onze heures. Le rideau battit dans le vent, un parfum de lilas descendit jusqu'à lui. Des combattants soviétiques éreintés étendirent des couvertures par terre, s'y roulèrent et s'endormirent aussitôt, totalement indifférents à Franz. Un soldat ivre s'appuya des coudes au piano, proféra des insultes incompréhensibles, porta son index à sa tempe,

et, avec le majeur, appuya sur une détente invisible. Franz détourna les yeux. Le soldat lui donna un coup de poing qui l'atteignit à l'oreille, puis s'en alla. Franz plissa les paupières sous la douleur mais ne lâcha pas le clavier. Un homme allongé par terre se réveilla, prit dans son sac une icône, la déposa devant lui, sortit un bout de chandelle de sa poche, l'alluma et se signa. Franz regarda dans la pénombre son crâne incliné aux cheveux ras, la flamme qui vacillait, le rouge brillant de la robe de l'archange, puis reporta ses yeux surmenés sur le piano. Il distinguait mal les touches, jouer était une torture. Incapable de se concentrer, il se dit qu'il s'arrêterait à la fin du morceau, une fugue de Bach, mais la dernière note tomba et il reprit la sonate de Beethoven. Au milieu de son exécution, hachurée et misérable, il se dit : « Maintenant », se convainquant qu'il devait trouver en lui la volonté d'en finir, puis retira ses mains du clavier. Ses muscles étaient en feu, ses bras tremblaient, il haletait. Un silence glacial envahit l'intervalle entre les tirs. Franz perçut dans le couloir un vif échange de paroles, et presque immédiatement un homme, le fusil en bandoulière, l'agrippa par le collet de sa vareuse et le souleva de son tabouret. Franz balaya du regard le piano et le salon, refit à l'envers le même trajet qu'au matin, chancelant de fatigue et d'émotion. Les Russes qui s'affairaient à consolider le poste de commandement le dévisageaient avec insistance, sans une lueur de pitié. L'homme à la chapka avait disparu, il ne reconnut personne.

Le fusil pointé, le soldat le poussa rudement devant lui, car la haine facilitait son travail. Il le conduisit dans une cour, tout près, le crépuscule tirait du ciment éclaté des reflets orange et bleutés. Une bouffée de vent rabattit sur eux une fumée qui les prit à la gorge. Le Russe toussa. Il était petit et râblé, et une médaille de saint pendait de son cou jusqu'à son ventre. Puis l'air devint immobile, les gravats se couvrirent d'ombre. Les détonations des obus et des armes à feu, les bruits des chenilles des chars les entouraient, provenant de partout à la fois. Franz eut la sensation d'entrer dans l'œil d'un cyclone. La nuit favorisait les contre-attaques allemandes, mais il avait dépassé tout senti-

ment d'impuissance. Il pensa aux hommes qu'il avait tués, se vit simplement couché parmi eux. Un tram soufflé par les bombardements s'était écrasé de biais contre un immeuble, soutenu par une corniche. Franz distingua au-dessus de lui un croissant de lune. Il murmura encore « Mon Dieu, mon Dieu », et son seul objectif était de tenir sur ses jambes. Il était nerveusement trop épuisé pour vraiment souffrir de la peur. Ou peut-être la peur avait-elle reflué lorsqu'il était sorti de lui-même. Il constata que la bibliothèque se dressait juste derrière lui, puis il eut un drôle de sourire, triste et apaisé. Le Russe prit les devants au milieu de la cour. Franz tomba à genoux. Pour ne pas souiller son uniforme, ou pour éviter de voir son visage, le Russe recula à bonne distance, puis visa le cœur. Franz regarda la lune, tressaillit des paupières, attendit le choc. Le tir d'une batterie soviétique se déclencha, toucha le tram qui s'écroula avec un fragment de mur. Le soldat russe reçut les éboulis dans le dos et bascula d'un bloc, face contre terre. Franz s'enfuit dans le noir.